

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Du bal nègre aux Assises



La fête rue Blomet, le drame rue Chalgrin... Entre ces deux pôles gît le secret de Jane Weiler, qui tua son mari et que les jurés de la Seine vont avoir à juger.

(Lire pages 4 et 5, les révélations de Paul Bringuier et de Jean Morières.)



Un samedi soir, au bal nègre de la rue Blomet.



Le sourire d'une Martiniquaise.

Je me rappelle qu'il pleuvait. C'était une nuit de printemps, lourde, et la pluie semblait tiède et parfumée. La terrasse de ce café était déserte. Seule, vaguement abritée par la corniche de la maison, assise à une table devant un café crème froid qu'elle ne buvait pas, nu tête, un manteau de drap rouge enveloppant ses épaules maigres, les coudes serrés, les yeux fixes, une négresse rêvait. Par les vitres illuminées et fermées arrivait, assourdi, le bruit d'usine de Montparnasse.

Quand Renée sentit que je m'asseyais près d'elle, elle ne manifesta aucune surprise et, sans me regarder, au bout d'un moment, elle dit :

— Cette pluie chaude ressemble à celle de mon pays. Elle était née à la Maternité, boulevard de Port-Royal, d'une cuisinière sénégalaise, d'un chasseur d'hôtel et d'un hasard de bal musette et elle n'avait jamais quitté Paris. C'était une raison de plus pour que les paysages naïfs et violemment colorés qui auraient dû être ceux de son enfance et qu'on lui avait décrits lui soient une nourriture pour des rêves sans fin. Et c'est elle, ce soir-là, qui me parla d'abord du bal nègre, puis m'y amena.

A Vaugirard, rue Blomet, une guirlande de lampes rouges déchirait brutalement la ligne obscure des façades. C'était un petit café, un simple petit café. Au comptoir, le patron, manches retroussées, lavait des verres et des chauffeurs de taxi mangeaient sur le pouce de la mortadelle et du gros pain. Seulement, à droite, une porte donnait sur une immense arrière-salle et, debout sur le seuil, un grand nègre grave, en pantalon noir, veston gris clair, col cassé et cravate rose, de grosses lunettes d'écaïlle blanche sur le nez, distribuait pour cent sous des tickets d'entrée. Les uns derrière les autres, silencieux comme s'ils allaient à l'office, des noirs entraient. Un autre, en jaquette noire, des bagues aux doigts, sortit en coup de vent, hurla deux ou trois choses à l'homme aux tickets, s'épongea le front avec un mouchoir de soie jaune et rentra.

Renée m'entraîna par le bras. Et d'un coup la rue triste de quartier, le comptoir de zinc, les chauffeurs qui riaient la bouche pleine furent effacés. L'atmosphère m'avait absorbé. J'étais chez les nègres.

Ils avaient passé la salle au jaune clair. De grandes fleurs bleues et rouges étaient peintes sur les murs. Une galerie à balustrade était soutenue par des piliers de bois. Cela ressemblait un peu aux danses des petites villes américaines. Nous étions à la Nouvelle-Orléans, à Washington, à San Francisco. Au fond, sur une petite estrade, cinq musiciens entourés d'instruments, se démenaient, se jetaient alternativement sur un archet, une cymbale ou un saxophone. Suant et riant, ils passaient ainsi de la contrebasse au violon et de l'accor-

déon au piston, bouchant le pavillon de leurs trombones avec des chapeaux melons et les débouchant brusquement pour en tirer des sons plus pathétiques, faisant sauter les baquettes du tambour plat. Et ils jouaient des choses successives sur le même rythme saccadé, exaspéré, maladif. L'un d'eux, devant l'estrade, les genoux ployés et les hanches dansantes, hurlait dans un gigantesque porte-voix de fer-blanc, des monosyllabes mystérieux qui aidaient à la cadence. Et les nègres dansaient. Collés ventre à ventre, les visages à quelques centimètres, ils mimaient une sorte de danse sacrée ou de danse érotique. A force d'entêtement, ils avaient réussi à faire du fox-trot une danse nationale.

Les hommes tenaient leur cavalière des deux mains, un peu au-dessous de la taille. Elles s'accrochaient des deux bras au cou de leurs cavaliers, et un mouvement lent et souple des jambes, fébrile des hanches, entraînait le couple.

Il y avait des domestiques et des grooms encore en tunique rouge, des soldats en chéchia, des ouvriers sans col et aux mains couleur de rouille. Et des robes légères à grands

ramages, des chignons luisants, ramenés sur la tête, des chemises d'homme empaquées sous des complets à grands carreaux verts sur fond beige et des tricots de grosse laine mal teinte en lie de vin. Dans un coin, un nègre gros était assis. Il avait un visage large et quand il riait, en écartant ses lèvres roses en dessous, on voyait ses dents gâtées qui alternaient avec ses dents en or. Une triple chaîne d'or massif faisait un feston sur son ventre. De ses deux mains de tueur, il serrait par la taille deux filles très jeunes aux robes pareilles, bleu pâle semé de roses.

Un autre, grand, sec, en cheveux blancs, revêtu d'une redingote un peu froissée, dansait sans arrêt avec une grosse dame dont la robe semblait taillée dans un rideau de toile de Jouy. Près de la porte, le visage sournois et comme apeuré, un légionnaire, le képi cassé sur les yeux, regardait. Presque contre lui, quatre femmes assises ensemble parlaient toutes à la fois d'importantes questions d'office et on voyait luire doucement, au milieu du bouquet de leurs gestes, la fleur pâle de leur main.

— Les blancs que moi étaient entrés.



Deux habitués du bal nègre en costume de soirée.

DU BAL NÈGRE À... LA COUR D'ASSISES



Un groupe de danseurs et



danseuses de begguine.

ELA c'était le prologue, le prologue lointain et estompé d'un drame dont voilà l'épilogue...

Le 16 décembre 1928, 6 heures et demie du matin ; un coup de téléphone au commissariat de la Porte-Dauphine ; une voix calme prononce ces mots — assez banals :

« Ici, Madame Weiler, 20, rue Chalgrin ; je viens de blesser mon mari à coups de revolver ; voulez-vous m'envoyer un médecin... »

Le médecin arriva ; le commissaire l'avait précédé. Robert Weiler était mort.

La meurtrière, toujours calme, prit un manteau, embrassa le bébé que le bruit des détonations avait réveillé, et suivit le magistrat.

Elle dit simplement, avec un sourire douloureux : « Ceux qui nous ont vus cette nuit ne se doutent probablement pas de ça... »

Le ménage Weiler s'amusa beaucoup : dans leur élégant appartement de la rue Chalgrin, où s'entassaient d'ailleurs en désordre les objets d'art, — laques chinoises, Coromandel, — ils recevaient les nombreux amis rencontrés au hasard, un peu partout ; on vivait largement... non que Robert Weiler fût riche, ni qu'il eût une situation bien définie ; le père de Mme Weiler, qui est un important industriel, donnait à sa fille une forte mensualité et avait chargé son gendre de s'occuper vaguement de ses brevets.

Très vaguement... Robert Weiler se disait ingénieur ; grand blessé de guerre, trépané, aviateur qui s'était couvert de gloire, ses citations l'attestaient... et les décorations qu'il avait gagnées — croix de guerre, médaille militaire, croix américaine — étaient épinglées sur un coussin de velours, modestement placé à l'entrée du boudoir...

Blessure, aviation, médailles et croix, tout cela ne serait-il que mensonge et bluff ? Attendons les débats pour savoir si vraiment Robert Weiler a conté tant de blagues, lorsqu'en 1925 il rencontra, après une vie conjugale déjà remplie, Jeanne Boyer, qui elle-même avait fait du mariage une double expérience.

Coincidence des chiffres ! Robert Weiler devait être frappé de trois balles par sa troisième femme qu'il connaissait depuis trois ans... Les deux premières avaient divorcé ; leur témoignage est important... elles ont déjà dit, au cours de l'instruction, ce qu'elles pensaient de la victime : un demi-fou, un être dangereux... Jane Weiler épousa, il y a douze ans, M. Brunwald, qui peu après mourut subitement, au volant de son auto, d'une embolie...

Mme Weiler porte malheur à ses maris ; Brunwald enterré, elle se maria avec un industriel, M. Max Ottony ; elle eut deux enfants, dix ans et huit ans... Incompatibilité d'humeur : un divorce, accepté d'accord, mais prononcé au profit de la femme, — galanterie judiciaire de style, — mit fin à cette union, sans que pour cela cessassent les relations mondaines des deux anciens époux... d'ailleurs, l'un des enfants est resté avec son père, qui l'éleva...

C'est au Palais de Glace que Robert Weiler rencontra l'ex-Mme Ottony. Il lui raconta ses prouesses de guerre... elle se toqua de lui, devint sa maîtresse ; en mai 1928 seulement, sur l'insistance de leur famille, ils se décidèrent à « régulariser la situation ».

La nuit de fête

Robert Weiler était rentré le 15 décembre de Suisse, où l'avaient appelé ses affaires de brevets... Une petite scène, dans l'après-midi, — une scène comme il en faisait souvent, — a dit Mme Weiler au juge d'instruction...



Aux rythmes du saxophone et de « la boîte à clous ».

« ... Il était détraqué, nerveux, malade ; je le soignais, il se calmait... », dit-elle encore. A quoi M^{re} Campinchi fera justement observer à l'accusée qu'elle se montra peu recommandable infirmière, lorsqu'en guise de soins, elle déchargea à bout portant son arme sur un malheureux déjà blessé...

Le drame

Et maintenant, le drame.

Voilà ce que dit Mme Weiler :

« ... Il s'est brusquement dressé sur le lit, la figure grimaçante, les bras tendus vers moi, les mains crispées, comme s'il voulait m'étrangler... puis, il est retombé... J'avais l'habitude de ces crises... il faut les laisser passer... il se calmait assez vite... Et de fait, il s'est calmé... »

« Puis il est allé au cabinet de toilette ; mais je l'ai vu alors revenir sur ses pas et me menacer... Il criait d'une voix rauque : « Te tuer !... tuer les enfants !... »

« La petite fille couchait dans un berceau, au milieu du salon ; mon autre enfant était dans sa chambre, avec la bonne, au bout de l'appartement... »

« J'ai eu peur pour mes enfants ; j'ai pris le revolver, qui se trouvait dans le boudoir, et j'ai tiré... »

Le tout a duré quelques secondes. Au pre-



Robert Weiler.

mier coup de feu, le mari est blessé ; la femme essaie de sortir de la chambre, pour prendre le bébé et gagner la galerie... Weiler lui barre le passage, il s'élance à nouveau sur elle, elle tire une seconde balle. Il s'écroule dans la chambre ; elle s'approche du moribond et, comme à la caponnière de Vincennes, elle lui tire à l'oreille un troisième projectile.

— « Par pitié... », assure-t-elle, pour abréger ses souffrances...

Mais est-ce vraiment par pitié ?

Il faudra bien, au cours des débats, soulever un coin du voile. Mme Weiler veut parler ; elle a aimé passionnément son mari et c'est peut-être pour cela qu'elle l'a tué.

Et cependant, elle en évoque le souvenir avec horreur. Elle se rappelle trop de choses sales ; elle affirme qu'elle a toujours cédé à sa volonté morbide, à ses violences redoutables. Où l'a-t-il entraînée ? en quels lieux ? en quelles maisons ? Va-t-on sortir toutes ces turpitudes ? Qu'y a-t-il de vrai dans les allégations de Mme Weiler ? Hélas ! il semble bien que Weiler fût un malade...

Lui-même, si l'on en croit la meurtrière, s'en rendait compte.

« Je suis un malheureux... il vaudrait mieux que je disparaisse... »

Elle a exaucé sa prière.

Mais on va l'accuser, elle aussi, Jane Weiler, étaler sa vie intime... La partie civile ne sera pas tendre pour elle...

« Il a cherché à me prostituer, mais je me défendais... » a-t-elle confié aux sœurs de la prison.

Que sortira-t-il de ce débat douloureux ?

Le huis clos sera-t-il nécessaire, pour que les jurés apprécient le drame de la rue Chalgrin et les aventures d'un ménage si « parisien » ? Pourra-t-on éviter la révélation de ces parties de plaisir, de ces amusements en série, de cette « bombe » frénétique qui devait aboutir, en cette matinée du 16 décembre dernier, à la mort tragique de M. Robert Weiler ?

Deux familles vont s'affronter à l'audience : celle du mort, qui entend défendre sa mémoire ; un père, avoué à Bayonne, un oncle, général ; celle de l'accusée et l'accusée elle-même qui, pour justifier la thèse de la légitime défense, feront de Robert Weiler un inquietant portrait : deux clans, deux défenseurs de taille : Campinchi, au banc de la partie civile, Moro-Giafferi à la défense.

Entre les deux, seul trait d'union liant ces éléments déchirés, une petite fille, qui n'a pas tout à fait un an...

Jean MORIÈRES.



Jane Weiler et son avocat, M^{re} de Moro-Giafferi, le jour de la reconstitution du drame.

LES SECRETS DE LA CONTREBAND

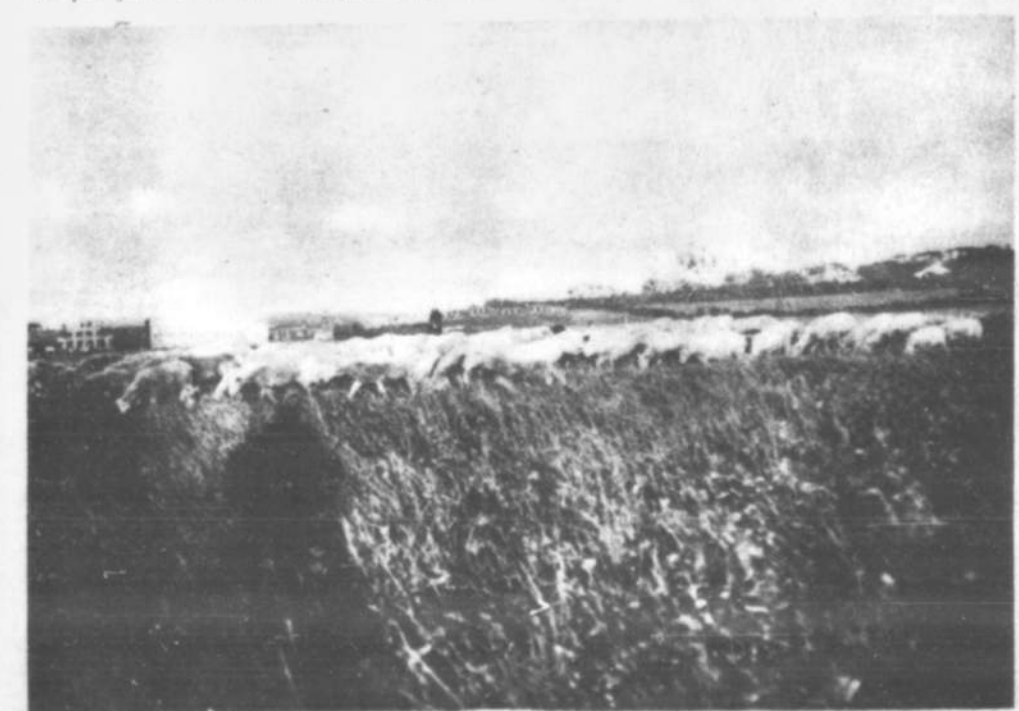
I. — 30.000 FRANCS DE NEIGE SAISIS AU VOL

Le dimanche 28 juillet, Saint-Inglevert fut en fête. Il arriva de partout du beau monde, et surtout en avion. M. Laurent-Eynac, premier ministre de l'Air de la République, choisit cet ultra-moderne moyen de transport afin, sur cet aérodrome sans histoire, de saluer Louis Blériot, vainqueur de la Manche, pour le vingtième anniversaire de sa traversée initiale. Les autres invités descendirent du train à Calais, « clef de la France », comme disent les Anglais, et, à grands ronflements de moteurs et klaxons, se firent conduire à 25 kilomètres de la ville. Un peu perdus, loin de tout, ils s'orientèrent. A main droite, dans les arbres, un écriteau portait : *Aérodrome de Saint-Inglevert à 300 mètres.* C'est ce qu'ils cherchaient. Sous-préfet en tête, ils s'engagèrent à la queue leu leu dans une sente qui ne menait pas loin : l'accès du plus grand port aérien de France, après Le Bourget. Un champ. Une pancarte, à gauche, conseillant aux cultivateurs de veiller sur leurs animaux, une autre reproduisant la sacro-sainte formule officielle : *Entrée interdite, une troisième, contradictoire, précisant : Adressez-vous au gardien.* Les visiteurs passèrent sans même le lire. Ce jour-là, le règlement demeurait lettre-morte. Entrée libre ! Personne n'exi-



La route menant à l'aérodrome de St-Inglevert.

geait le certificat qui dégage la responsabilité administrative en cas d'accident, et, d'ailleurs, l'Administration tout entière avait fait peau neuve pour accueillir ses hôtes. Il y avait, tirés à quatre épingles, M. Merle, le directeur, un secrétaire, les quatre radios, les quatre mètres, les quatre ouvriers d'Etat, le manoeuvre, le gardien, leurs femmes, leurs enfants, tout ce qui vit, en somme, sur ce plateau, isolé pendant six mois d'hiver, et, enfin, M. Rigobert, sous-brigadier des douanes, faisant fonctions de receveur intérimaire, gabelou, et première image que la France offre d'elle à l'étranger qui se présente. Tout ce personnel, debout dès l'aube, accueillit M. le Ministre, M. l'Ingénieur-pilote Louis Blériot, leurs amis, les photographes, les cinéastes, les journalistes et les curieux. On leur fit les honneurs du terrain, des hangars, des bureaux, de la salle d'attente et des maisonnettes. On ouvrit le poste de la sans-fil, on expliqua qu'en pleine saison la radio bavardait chaque jour avec une cinquantaine d'a-



Un troupeau de moutons paît l'herbe sur l'aérodrome de St-Inglevert.

vions circulant au-dessus de la Manche, on ne fit grâce d'aucun détail. Puis, quand les hôtes furent gorgés, que les journalistes eurent pris force notes et les photographes force clichés, la caravane remonta en auto pour aller banqueter à la Chambre de Commerce, et l'aérodrome de Saint-Inglevert retomba à sa solitude.

C'est alors que je vins. Oh ! je n'avais pas, moi, qualité pour franchir les écriteaux. J'étais l'intrus, le curieux que le hasard amène, le voyageur aérien possible tout au plus, et l'indésirable à coup sûr. Pis : journaliste, je me heurtai à la circulaire reçue la veille, interdisant de façon formelle toute communication à la presse.

Je venais voir ce que M. le Ministre, ni sa suite, n'avaient vu.

— Qu'est-ce que vous désirez ? fit le gardien.

— Regarder.

— Oh !

Il m'entraîna dare-dare à la Direction. M. le Directeur, courtis, mais sans faiblesse, me décocha à brûle-pourpoint ces mots péremptoires, naïfs, administratifs et charmants :

— Avez-vous une autorisation ?

— De qui ?

— Du ministère.

— Ma foi, non !

— Alors !...

Car il faut, bien entendu, en France, pour entrer dans une gare, montrer, sur un papier, un coup de tampon. Pas de tampon, pas de grâce. C'est dans l'ordre. Et je n'avais pas le tampon.

Aussi, trois minutes plus tard, étais-je sur la route, qui appartenait à tout le monde, suivant un troupeau de moutons s'en allant paître l'aérodrome, et n'ayant plus, foi d'honnête homme, besoin d'aucune autorisation pour photographier à mon aise les champs de blé pensif et d'avoine follette, les pylônes de la T. S. F., l'antenne où gémît le vent, le hangar à réparations, l'hôtel de la Direction, les anciennes baraquas d'Adrian du personnel, et les nouvelles villas, si coquettes, de l'Administration.

Ecoinduit, donc libre. Libre comme l'air. Libre de renifler, ici, l'odeur du ricin, d'observer, là, le passage des zébus venus d'Angleterre, de Belgique ou de Hollande et d'apprendre enfin, par le chuchotement de la bise, ce que je voulais savoir. Le père, cet innocent, avait d'ailleurs la langue bien pendue.

Ce terrain-là, disait-il, je l'ai vu couvert de chaume. Et jamais l'on n'aurait pensé qu'à cinq lieues de partout comme il se trouve, il serait devenu ce qu'il est à présent. Solide ? Je ne dis pas non : c'est de la craie pure. Mais il y a souvent du brouillard à ne pas y voir à dix mètres, et c'est toujours battu du vent. Ça souffle, ici, je vous jure. On n'y vit pas facilement, c'est trop dur. L'ancien douanier a préféré prendre sa retraite que d'y rester long-temps, et l'autre, qui l'a remplacé, a déjà perdu un enfant, la poitrine brûlée par la tempête.

M. Rigobert ?
M. Rigobert, oui. Un chic gars. Il ne chôme pas souvent. Il est tout seul de sa partie. Alors, il faut qu'il coure dès qu'un oiseau s'amène. C'est ici, c'est là-bas, n'importe où. Il galope. Il monte à bord et fourre son nez partout. Après, il signe les feuilles et il perçoit l'argent.

Quelles feuilles ?
Pour le dédouanement, à ce qu'on dit. Parait que tous les avions qui viennent de l'étranger sans aller au Bourget doivent s'arrêter ici, à cause des marchandises. Il y en a plus de trois cents par an, bien sûr, et c'est beaucoup d'ouvrage pour un seul homme. Il pourrait lui arriver d'en manquer, quoiqu'il ait l'œil et le bon.

Je flairais une histoire, mon histoire.

— Ça arrive souvent ?
L'homme balançait la tête.
— Pour l'avion proprement dit, c'est pas ce que je crois. Rigobert a de la finesse. Pour la marchandise, ce n'est pas impossible, à ce que je suppose. On dit que les fraudeurs de saletés en profitent. Ça se peut bien. Car ce n'est pas pour rien que la brigade ambulante de Calais s'est amenée un beau jour en surveillance.
— Elle a découvert quelque chose ?
— Elle n'a rien découvert du tout.
— Les autres ? étaient prévenus, faut croire.
— Quels autres ?
— Ceux qui font le trafic. Si ça vous amuse de revenir un soir ?

Le second terrain d'aviation de France, Saint-Inglevert, campé sur son plateau à cent mètres au-dessus du niveau de la mer, affecte la forme d'un dos d'âne. D'un bout, on n'aperçoit point l'autre bout. Et, le ventre dans l'herbe, un épi vert aux dents, je ne voyais plus le petit clocher du village, ni la Direction, ni la salle des douanes, ni les hangars, ni la logette même du gardien. J'étais enfoui dans la pampa, au bout du monde, Boulogne à ma gauche et Dunkerque à ma droite, invisibles. A peine, pour mon regard, les pylônes de la T. S. F. pointaient-ils vers les nuages.

J'attendais. Des histoires de contrebande occupaient ma mémoire et m'aidaient à passer le temps. En « planque », comme parlent les policiers, il faut savoir se distraire sans relâcher sa surveillance. La marche d'un insecte sur la terre, le meuglement d'une vache dans son pré, un grincement lointain de charrette y suffisaient. On songe, on rêve, on fume, on espère. Et l'on gagne ainsi, parfois, après des minutes ou des heures, sa récompense. L'avion apparut, minuscule, au ras de l'horizon, et grossit dans le ciel, les élytres bourdonnantes. C'était lui, à n'en pouvoir douter. Son ventre de métal accrochait les derniers rayons du soleil. Mais apportait-il de la neige, à ce voyage, précisément ? Je suivais son vol léger. Il



L'aérodrome de Saint-Inglevert.

avançait comme une abeille, et, quand il fut au-dessus de nous, il prit le vent d'après la biroute, fit un grand tour d'oiseau de proie, et, conduit de main de maître, atterrit à l'abri du dos d'âne. Personne, sauf moi, ne pouvait le voir. Il ne soupçonnait pas ma présence. La carlingue s'ouvrit. Un homme casqué sauta, l'ailure jeune, tout habillé de cuir. Quelqu'un lui passa un paquet assez lourd.

La Merle !
Ce fut très bref. Juste à ce moment, longeant la petite route qui mène, elle aussi, à Calais, une auto s'approcha, reculé le collier et fila. Cinq cent mille francs de cocaïne venaient d'entrer en France, dans le temps d'un éclair. Cela s'était fait très vite qu'à gravellines, dans la mer du Nord, à deux pas, quand des pêcheurs maronniers la ramenaient, l'assée dans une caisse étanche au fond de leur chalut, et rentraient au port sans poison.

Déjà, se dandinant, l'avion roulait au sol vers les hangars. Et, en me soulevant un peu sur les genoux, j'apercevais le gabelou se hâtant. Il avait reconnu l'appareil allemand et, tout en courant, il en déchiffrait les indications. Mais, il arrivait, naturellement, trop tard. L'air l'impressionnait qu'il n'en était pas digne. Mais trop tard, c'est trop tard. Il ajouterait un paragraphe de plus à son rapport, que l'Administration classerait comme les autres, dans un carton, pour y dormir. Car elle peut défendre aux journalistes de s'instruire... en fermant sa porte... mais elle ne peut même pas donner à son préposé le repas hebdomadaire. Il lui faudrait payer une indemnité.

La « came » au train dont elle allait,



Photos Délectives

avait atteint sans doute les portes de la ville, passé devant le monument aux Morts de Moreau-Vauthier, et gagné la rue du Château pour disparaître au détour du port.

C'était joué. Le gabelou, grimpé dans la carlingue délestée examinait en conscience le manifeste, les papiers de bord, et visitait l'avion, du poste de pilotage au gouvernail de profondeur. Il faisait ouvrir les valises, jetait un regard sous les sièges et tapotait les réservoirs. Mais il ne pouvait, tout de même démonter l'appareil, vérifier les extincteurs, décapier



Un concours entre les chiens de l'armée et ceux de la police vient d'avoir lieu à Londres. Après une série d'épreuves très sévères, les chiens de la police ont enlevé le championnat.

Les reclus volontaires

Liverpool, octobre 1929.

Un malfaiteur qui venait de s'entendre condamner à un mois de prison, s'écria désappointé :
— Comment, un mois seulement ? Et moi qui comptais sur au moins six mois...

— Qu'à cela ne tienne, fit le juge, et il augmenta sur-le-champ la peine de l'inculpé.

La loi anglaise est, en effet, formelle sur ce point. Si l'accusé demande une prolongation de peine, son vœu doit être exaucé.

Nombréux sont ceux qui profitent de ce « privilège », et cela tout particulièrement à l'approche de la mauvaise saison.

N'oublions pas que le climat est rude en Angleterre, et la prison offre au vagabond sans gîte des quartiers d'hiver qui ne sont pas à dédaigner. Un grand avocat anglais a eu la curiosité d'étudier les cas de ces reclus volontaires. Il a observé qu'un grand nombre de délits sont commis en automne, dans le but d'obtenir une condamnation pouvant assurer quelques mois de cellule. Mais certains malfaiteurs cherchent à prolonger le terme de leur réclusion pour des raisons d'ordre moral.

Ce sont ceux qui redoutent le retour de leurs mauvais instincts et qui demandent à la justice de les protéger... contre eux-mêmes.

Mariage et divorce express

Boston, octobre 1929.

Une curieuse affaire vient d'être jugée dans un tribunal de Boston.

Une jeune personne de cette ville était depuis quelque temps courtisée par un certain Everett Bishop, auquel son cœur n'était pas indifférent. Or, un jour, Bishop se présenta chez elle et lui offrit le mariage.

Elle accepta sur-le-champ et, comme le prétendant avait pris soin de se munir d'une licence, leur union fut bénie quinze minutes plus tard dans une église voisine.

A l'issue de la cérémonie, les nouveaux mariés étaient sur le point de regagner à pied le domicile de Bishop, lorsque celui-ci s'arrêta, et s'adressant à sa femme, lui dit : « Adieu, Mistress Bishop ! » puis la quitta précipitamment.

La demande en mariage, la cérémonie nuptiale et l'acte d'abandon avaient eu lieu en moins d'une heure. Mrs Bishop ne devait plus revoir son mari.

Le juge qui eut à examiner le cas de l'épouse abandonnée, agit avec encore plus de célérité. Il accorda le divorce au bout de dix minutes.

Justice d'Esquimaux

Montréal, octobre 1929.

Les vagues de fanatisme religieux sont fréquentes chez la population du Groenland.

C'est ainsi que Mako Gliak, un Esquimau de l'île Southern Baffin Land, en proie à une crise de fureur mystique, tua son père, sa mère, son frère, et sa cousine. Il était persuadé qu'il était le purificateur de sa race, et qu'une voix du ciel avait ordonné ce massacre.

Les Esquimaux s'emparèrent de l'assassin, le ligotèrent à l'aide de courroies de loutre et le gardèrent à vue dans une cabane de glace. Mais Mako Gliak réussit à s'évader trois fois.

Lorsqu'il fut repris pour la troisième fois, il fut traîné devant les juges de sa tribu qui le condamnèrent à mort.

Trois sortes de supplice lui furent offertes au choix : être fusillé, être égaré à l'aide d'un couteau de chasse, ou être noyé.

Mais le forcené ne voulait pas mourir. Comme il se débattait, en protestant de son innocence, ses juges finirent par le pousser de leurs propres mains dans un trou de glace.

A la nouvelle de cette exécution sommaire, les autorités canadiennes ont ouvert une enquête. Mais celle-ci semble devoir établir que les Esquimaux ont agi en état de légitime défense.

Vendredi treize

New-York, octobre 1929.

Un journaliste américain vient de faire une amusante enquête au bureau d'enregistrement des mariages de New-York.

S'y étant présenté un vendredi treize, il constata que les jeunes couples ne semblent guère redouter cette date fatidique.

Le nombre des mariages enregistrés ce jour-là était à peine inférieur à celui des autres jours. La treizième mariée qui fit enregistrer son union était une jeune Sud-Américaine, Rosa Rodriguez, dont le nom contient treize lettres. De plus, la somme des chiffres de son numéro d'enregistrement, 23.858, contient également deux fois ce nombre.

Cela ne l'empêcha pas, ainsi que son fiancé, d'offrir à l'officier public un visage radieux.

Fleurs de prison

Londres, octobre 1929.

Les détenus d'une des grandes prisons de femmes de Londres sont des passionnées de l'horticulture.

C'est un fonctionnaire de l'établissement qui eut le premier l'idée de faire pousser des fleurs en prison, en semant dans le préau des graines de tournesol dérobées à son perroquet.

Bientôt de beaux soleils jaunes égayèrent les murs nus et mornes de l'édifice. Le succès fut si grand, et si vive la joie des détenues que l'écho en parvint à une âme charitable, Miss Margaret Stubbs, membre de la Ligue Nationale du Jardinage.

Elle obtint des autorités de la prison la permission de diriger en personne des travaux d'horticulture sur le terrain qui entoure l'établissement et qui présentait jusqu'ici un aspect aride, dénué de la moindre touffe d'herbes.



Employé depuis un mois comme garçon de bureau chez un agent de change, Milton Alter, jeune homme de 18 ans, se vit proposer par des malfaiteurs une belle récompense s'il dérobait les 512.000 dollars qu'il était chargé de transporter. Le jeune employé accepta et recut pour toute rétribution un... dollar, juste de quoi acheter un billet pour un concert de l'Académie de Musique. C'est en sortant de cette audition, qu'il fut appréhendé et interrogé par la police.

Il avoua son crime après un « grilling » de quinze heures. Notre photo montre Milton Alter entre l'inspecteur en chef John O'Brien et le commissaire de police Grover Whalen qui tint à mener personnellement l'interrogatoire.

(Photos Keystone).

La belle disparue

Londres, 2 octobre 1929.

Un incident tragi-comique, et qui vient d'avoir son épilogue à Paris, a profondément ému pendant quelques jours les habitants de Londres, de Brighton et de Liverpool. Il s'agit de la disparition d'une jolie femme, Mrs May Francis, une des reines d'élégance de Brighton, qui, après un séjour de quelques mois en Amérique, avait regagné l'Angleterre pour retrouver son mari, Mr Ernest Francis, antiquaire.

Mrs May Francis débarquait à Liverpool le 16 septembre, et le même jour elle disparaissait mystérieusement.

L'infortuné Mr. Francis fouilla tous les hôtels de Liverpool et des environs ; il se rendit ensuite à Londres, où il découvrit que sa femme avait passé la nuit dans un hôtel. Puis, une fois de plus, la piste se perdit.

Un signalement détaillé de la disparue fut communiqué à la presse, et un grand journal de Londres fut chargé de l'enquête.

Au moment de débarquer, Mrs. Francis portait sur elle une somme d'argent considérable et des bijoux de valeur. Elle avait été sans aucun doute enlevée par une bande de malfaiteurs internationaux. « Elle a dû être emmenée de force, répète-t-il le mari désespéré, jamais elle n'aurait pris la fuite de son propre gré. Car elle m'aimait encore... »

Cependant d'humbles reporters, après avoir vainement fouillé Londres, poussèrent leurs recherches à Paris... et ne tardèrent pas à y découvrir la piste : le 1^{er} octobre, Mr. Francis recevait de cette ville un télégramme ainsi conçu : « Ne vous inquiétez pas, serai de retour mardi. »

En effet, la jeune femme débarqua en Angleterre au jour dit et tomba dans les bras de son époux. Elle avait, disait-elle, voulu faire une petite fugue dans le doux pays de France avant de reprendre le collier de la vie conjugale. Des amis dont elle ne veut pas révéler le nom (mais certains affirment qu'il s'agit d'un coureur-cycliste bien connu) lui auraient offert l'hospitalité. Elle avait exploré Paris...

Mais à présent que la belle aventure est terminée, elle n'a plus qu'un désir : acheter une petite maison, près de Brighton, où elle pourra vivre avec son mari, loin des journalistes indiscrets.

Un juge moderne

Denver (Etats-Unis), octobre 1929.

C'est aux derniers perfectionnements de la radio-phonie que le magistrat Alfred W. Dulweber doit sa nomination au poste de juge de la treizième circonscription judiciaire du Colorado.

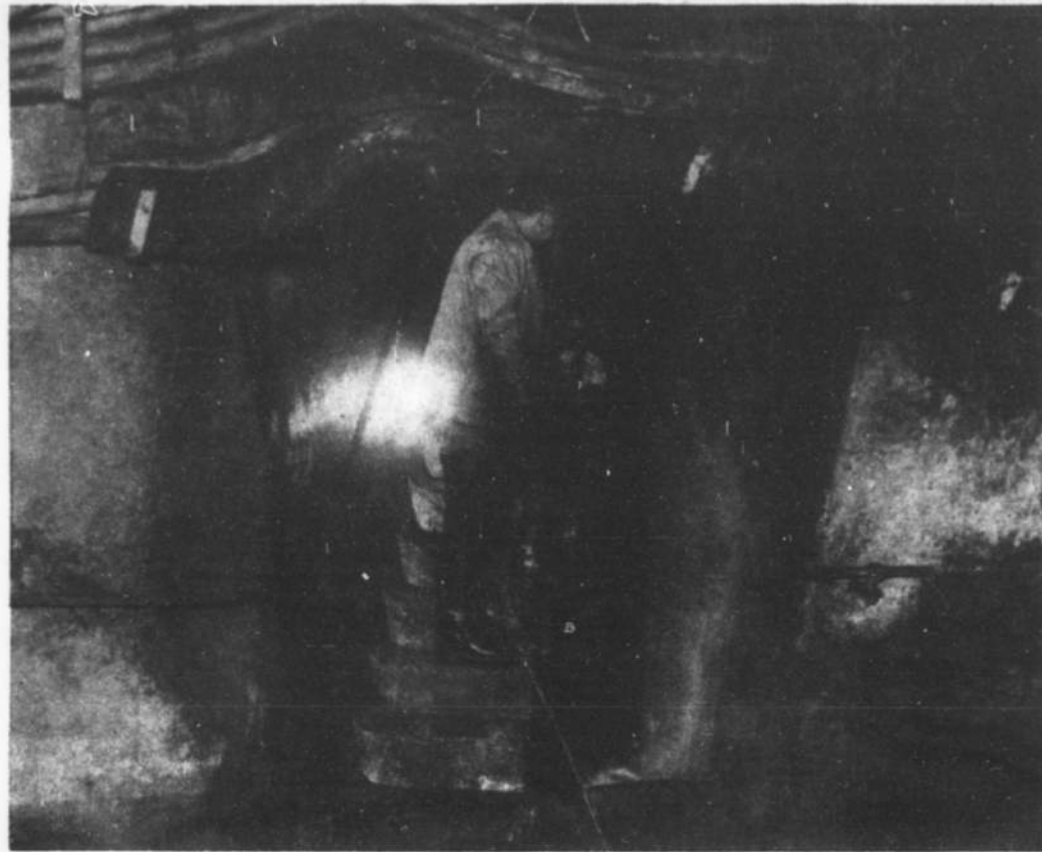
En effet, malgré les hautes qualités et les vastes connaissances de Dulweber, celui-ci ne pouvait prétendre à une carrière active à cause de la grave surdité dont il est atteint.

Mais ce jeune magistrat est un homme moderne : il commanda à une grande compagnie de T. S. F., un appareil acoustique soigneusement étudié et permettant non seulement d'entendre la déposition des témoins et les discours des avocats, mais de percevoir les moindres murmures dans la salle d'audience.

Dès que cet appareil, qui comprend tout un système de récepteurs, de microphones et d'amplificateurs, fut expérimenté, Dulweber posa sa candidature, qui fut immédiatement agréée.

Les journaux américains qui commentent cette nomination, accueillent avec enthousiasme cette nouvelle victoire de la science.

Ils ajoutent que l'éminent juge du Colorado se distingue par un autre trait original : c'est un des hommes les plus gros de la région. A trente-sept ans, il pèse 390 livres.



Un homme a vu passer au fil de l'eau un cadavre d'enfant.



Ces étranges bateliers trouvent parfois des bijoux et des titres volés.

DANS PARIS SOUTERRAIN

Il était boulevard Arago, près de la place Saint-Jacques, à proximité de la Santé.

Non pas sur le boulevard, mais en dessous. À vingt mètres sous terre.

Si la terre gardait la couleur du sang, il aurait suffi de lever la tête pour voir, striant la glaise, des traces rouges. Encore eût-il fallu qu'on vit clair. L'humidité tombait, pesante. Et la nuit.

C'était à peu près en dessous de la place où le bourreau dresse, par certains matins clairs, ses bois rouges de justice, pour mettre fin aux vies maudites. Des ouvriers qui, éclairés par leurs lanternes, remuaient la terre souterraine, aperçurent un corps humain.

C'est une horrible impression que celle d'un d'un cadavre, dans la nuit d'une carrière abandonnée. Il y avait de quoi être épouvanté. Le cadavre était décapité, comme un condamné à mort. La tête gisait à six mètres du corps. C'était le cadavre d'un homme...

L'homme avait été emmuré. Pas seul. Avec son chien. On retrouva à côté de lui le squelette du chien.

Il n'y a pas très longtemps de cela. Cinquante ans à peine. On consolidait le boulevard. Il avait fallu pénétrer dans une galerie basse qui aboutissait près d'un puits à eau, à quelques mètres de l'ancienne impasse Longue-Avoine. La galerie n'avait pas d'issue. Elle était fermée d'un côté par d'anciens remblais de carrière et de l'autre par la maçonnerie du puits. Cette maçonnerie avait été refaite par le criminel. Ainsi avait-il emmuré les cadavres...

Quel drame s'était passé là ? S'agissait-il d'un guillotiné dont le corps, après un simulacre d'enlèvement, avait servi à des expériences de survie ? On l'affirma, disant qu'on se serait ensuite débarrassé du cadavre en le descendant, par le puits, dans la galerie de carrière. Mais alors, et le chien ?

Le secret ne fut point découvert, mais les ouvriers, dans le cercle de leurs lanternes sèches, se disent entre eux une légende qui a encore toute sa vogue dans le monde des hommes du sous-sol. C'est l'histoire d'un être fantastique.

Des vieux du métier l'ont autrefois rencontré. Il se promène seul, sans lumière, dans les entrailles inhabitées, enlevant les vivants pour les emmener avec lui au royaume des ombres. Son apparition est un signe de mort...

J'avoue que je ne crois pas aux légendes, ni aux esprits, ni aux revenants. Pourtant, je sais bien qu'on peut s'égarer et mourir de faim, de soif et de froid, dans les villes mystérieuses qui sous nos pieds dévalent leur labyrinthe.

Et je ne suis point encore certain s'il ne s'y est jamais commis d'autre crime impuni.

Connaissez-vous ces villes mystérieuses ? Il y a d'abord la ville morte : la ville des carrières et des catacombes, d'où fut extraite la pierre avec laquelle Paris fut construit. C'est la plus profonde. Elle occupe huit cents hectares, le dixième de la surface de Paris. Ses rues ont plus de trois cents kilomètres. Si notre sol s'élevait, c'est là que nous irions dormir sur les ossements de nos pères. Au-dessus, il y a la ville des trésors : la ville des égouts, où sur 1.800 kilomètres courent filets d'eau, lacs, rivières et torrents...

On a pu souvent me rencontrer dans Paris, chaussé de hautes bottes, bardé de cuir, coiffé d'un ciré et portant une lanterne, comme dans la vieille chanson. Ceux qui m'accompagnaient

étaient pareillement accoutrés. Mais le vêtement, qui n'était pour moi qu'un déguisement, était pour eux un uniforme habituel. Nous allions en expédition dans les villes souterraines...

J'ai recommencé mon voyage par la ville des morts. J'avais laissé mes bottes, car là il n'y a pas d'eau. Brouilhet, dit Limousin, homme des carrières, fut mon guide. Il avait sur lui un trousseau dont les clefs tintinnabulaient comme des clochettes : les clefs des cavernes sépulcrales où reposent six millions de squelettes...

La ville des labyrinthes.

On entendit le grésillement d'une allumette.

Les cavernes de l'Observatoire commençaient. Une atmosphère humide et froide nous glaça le visage. La flamme régulière de nos lanternes s'accrochait aux aspérités d'un mur qui s'allongeait à l'infini et où je voyais briller des gouttelettes rosées...

Des ruelles uniformément droites, coupées par d'autres ruelles : telle est l'impression que donne la première des villes souterraines. C'est triste et monotone comme une nécropole. Nous avançâmes dans le labyrinthe. Des hommes ne s'y étaient-ils pas égarés, et combien ? A la place où, croit-on, un bandit fameux du Moyen Âge, Issoire, s'enterra vivant, dont son nom à la Tombe Issoire, Limousin me raconta l'histoire de ceux que l'on a revus, vivants ou morts.

Tragiques odyssées ! Il y avait celle d'Aspaïr, dont Limousin me fit voir le tombeau. Aspaïr était parti à l'aventure dans l'obscurité du labyrinthe, pour retrouver l'emplacement des caves secrètes où, dit-on, les Pères Chartreux ont, sous la Révolution, enseveli leurs trésors les plus précieux et leur cave. Il s'égarait, et ses ossements ne furent retrouvés que onze années plus tard...

Il y avait celle de ce compagnon terrassier qui, perdu il y a quelques lustres, au-dessous de la rue Notre-Dame-des-Champs, devint fou. Il erra pendant quatorze heures, hurlant de terreur, se heurtant aux piliers, se déchirant...

Et lorsque les curieux avaient vu le diable, ils étaient roués de coups par les compères enchaînés, jusqu'à ce qu'ils eussent perdu la notion du souterrain où ils avaient été entraînés...

Cela, c'est du passé... comme l'ossuaire... Imaginez une suite de galeries et de rotondes circulaires dont les murailles ne sont faites que par des tibias et par des crânes rangés avec une macabre fantaisie. Voilà ce que Paris recèle dans ses dépendances souterraines. On connaît le périmètre de ces murailles : un kilomètre environ. On en ignore la profondeur. Il y a six millions de morts, dont les ombres même ne pourraient pas s'évader, car seul Limousin a les clefs de leur tombeau...

Jamais ceux qui s'égarèrent ne pourraient venir là, grognait Limousin. Je sais ce que je dis. Quand, l'autre année, un étudiant égaré, en dessous du Val-de-Grâce, fut retrouvé, ce n'était pas, comme on l'a dit, méditant sur un tas de crânes. C'est des histoires. Jamais je ne laisse la porte ouverte...

Et, flegmatique, il fit rouler sur ses gonds une porte massive.

Un vent glacé fit vaciller nos lanternes. Crânes... tibias... encore des crânes !... Des inscriptions pieuses ! Toute la Bible est inscrite sur les piliers et sur les murs, que l'on a en outre revêtus d'une décoration mortuaire... Ah ! quel beau cimetière pour Hamlet !... Mais je ne décrirai pas un spectacle que chacun peut voir... Tout au plus remarquai-je des noms, des dates... Les morts de l'an mil côtoient dans l'ossuaire les victimes des guerres de la Réforme ; le crâne de Cartouche y est peut-être placé à côté de celui de son bourreau ; les cendres de Mme de Pompadour, de Mme de Lamballe et du Dauphin y sont mêlées indistinctement aux ossements des Sans-culottes et des Chevaliers du poignard, qui périrent le 10 août 1792 aux Tuileries.

Je n'en sais rien. Mais je sais aussi qu'un jour, en consolidant les carrières de la ligne de Sceaux, on découvrit dans un ancien puits,

rant le front et les mains à la muraille...

Les ciels obscurs sous lesquels nous allions avaient répercuté les cris de trois soldats du Val-de-Grâce qui, attirés par le mystère, ne retrouvèrent pas leur chemin et tombèrent deux jours plus tard, épuisés par la faim, la fatigue, le froid et la soif. L'atmosphère de la ville des morts dessèche la gorge. Leur disparition signalée, une patrouille composée d'une clique de clairons et de tambours partit à leur recherche. Le son des instruments n'arriva pas jusqu'à eux. Les catacombes n'ont pas d'écho. On ne les retrouva que trois jours plus tard, inanimés...

Moi et les autres des carrières, nous nous promenons parfois les yeux fermés, d'un bout de Paris à l'autre, et pourtant il nous arrive de nous égarer, disait Limousin... J'en connais qui n'ont dû la vie qu'à l'apparition d'un rais de lumière dans le dédale des labyrinthes. Ils s'accrochèrent aux pierres et réussirent à passer un couteau par l'ouverture. Un passant aperçut la lame brillante et entendit leurs appels. Ils avaient les genoux, les mains et les visages ensanglantés...

Nous avons, Limousin et moi, erré tout le jour, puis le lendemain. Je pourrais presque vous conduire sans hésitation sur l'emplacement des cavernes où se réunirent les Templiers et les Franc-maçons, et où Ignace de Loyola fonda l'ordre des Jésuites...

Je pourrais vous faire visiter, en dessous de Sainte-Anne, la carrière où César, qui mourut à la Bastille, fit profession de montrer le diable.

Ses compères, six frères gillards, étaient chargés de chaînes rouges et vêtus comme des furies... Ils maintenaient des matins, de qui la tête dépassait d'une gangue, et ils les maintenaient pour les faire hurler au moment opportun. César possédait un bouc, qui représentait le diable et qui apparaissait aux curieux, dans une atmosphère de flammes et de fumées...

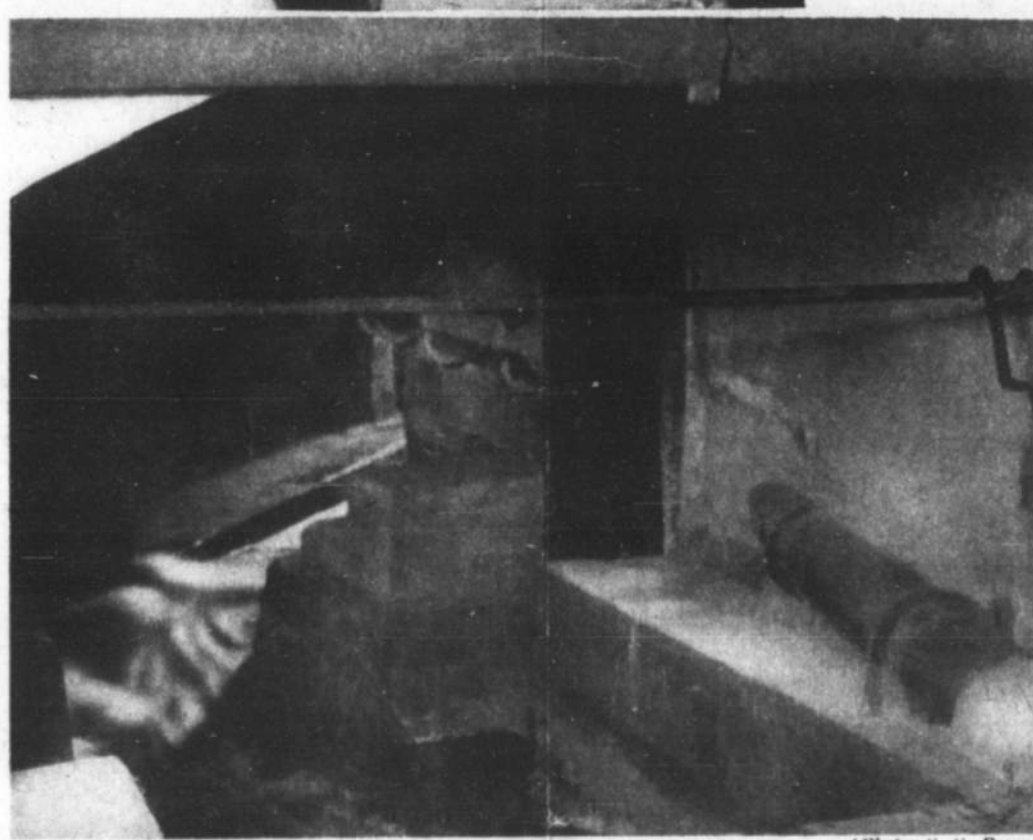
Cela, c'est du passé... comme l'ossuaire... Imaginez une suite de galeries et de rotondes circulaires dont les murailles ne sont faites que par des tibias et par des crânes rangés avec une macabre fantaisie. Voilà ce que Paris recèle dans ses dépendances souterraines. On connaît le périmètre de ces murailles : un kilomètre environ. On en ignore la profondeur. Il y a six millions de morts, dont les ombres même ne pourraient pas s'évader, car seul Limousin a les clefs de leur tombeau...

Jamais ceux qui s'égarèrent ne pourraient venir là, grognait Limousin. Je sais ce que je dis. Quand, l'autre année, un étudiant égaré, en dessous du Val-de-Grâce, fut retrouvé, ce n'était pas, comme on l'a dit, méditant sur un tas de crânes. C'est des histoires. Jamais je ne laisse la porte ouverte...

Et, flegmatique, il fit rouler sur ses gonds une porte massive.

Un vent glacé fit vaciller nos lanternes. Crânes... tibias... encore des crânes !... Des inscriptions pieuses ! Toute la Bible est inscrite sur les piliers et sur les murs, que l'on a en outre revêtus d'une décoration mortuaire... Ah ! quel beau cimetière pour Hamlet !... Mais je ne décrirai pas un spectacle que chacun peut voir... Tout au plus remarquai-je des noms, des dates... Les morts de l'an mil côtoient dans l'ossuaire les victimes des guerres de la Réforme ; le crâne de Cartouche y est peut-être placé à côté de celui de son bourreau ; les cendres de Mme de Pompadour, de Mme de Lamballe et du Dauphin y sont mêlées indistinctement aux ossements des Sans-culottes et des Chevaliers du poignard, qui périrent le 10 août 1792 aux Tuileries.

Je n'en sais rien. Mais je sais aussi qu'un jour, en consolidant les carrières de la ligne de Sceaux, on découvrit dans un ancien puits,



Une des ruelles de la ville silencieuse.

(Photo S. G. Presse)

Et lorsque les curieux avaient vu le diable, ils étaient roués de coups par les compères enchaînés, jusqu'à ce qu'ils eussent perdu la notion du souterrain où ils avaient été entraînés...

Cela, c'est du passé... comme l'ossuaire... Imaginez une suite de galeries et de rotondes circulaires dont les murailles ne sont faites que par des tibias et par des crânes rangés avec une macabre fantaisie. Voilà ce que Paris recèle dans ses dépendances souterraines. On connaît le périmètre de ces murailles : un kilomètre environ. On en ignore la profondeur. Il y a six millions de morts, dont les ombres même ne pourraient pas s'évader, car seul Limousin a les clefs de leur tombeau...

Jamais ceux qui s'égarèrent ne pourraient venir là, grognait Limousin. Je sais ce que je dis. Quand, l'autre année, un étudiant égaré, en dessous du Val-de-Grâce, fut retrouvé, ce n'était pas, comme on l'a dit, méditant sur un tas de crânes. C'est des histoires. Jamais je ne laisse la porte ouverte...

Et, flegmatique, il fit rouler sur ses gonds une porte massive.

Un vent glacé fit vaciller nos lanternes. Crânes... tibias... encore des crânes !... Des inscriptions pieuses ! Toute la Bible est inscrite sur les piliers et sur les murs, que l'on a en outre revêtus d'une décoration mortuaire... Ah ! quel beau cimetière pour Hamlet !... Mais je ne décrirai pas un spectacle que chacun peut voir... Tout au plus remarquai-je des noms, des dates... Les morts de l'an mil côtoient dans l'ossuaire les victimes des guerres de la Réforme ; le crâne de Cartouche y est peut-être placé à côté de celui de son bourreau ; les cendres de Mme de Pompadour, de Mme de Lamballe et du Dauphin y sont mêlées indistinctement aux ossements des Sans-culottes et des Chevaliers du poignard, qui périrent le 10 août 1792 aux Tuileries.

Je n'en sais rien. Mais je sais aussi qu'un jour, en consolidant les carrières de la ligne de Sceaux, on découvrit dans un ancien puits,

leries. Dame Resnelle, Nicolas Flamel, l'astrologue qui fit construire la Tour Saint-Jacques, Montmorin Saint-Heren, qui fut ministre des Affaires étrangères, Jean-Marie Dulau, F. et P. de la Rochefoucauld, qui furent évêques, y ont la même sépulture que les serfs et les terrassiers.

Là règne l'égalité absolue...

Au milieu de l'ossuaire, une source chante. On y avait mis, au siècle dernier, des cyprins dorés et des tanches. La curiosité humaine est bien cruelle. Les petits poissons, privés de soleil, devinrent aveugles...

Six millions de morts, voyez-vous, ça ne tient pas beaucoup de place... murmurait Limousin.

Mon émotion s'accrut peut-être encore lorsqu'on me fit voir les carrières des Chartreux, sous le Luxembourg, les carrières d'Amérique, aux environs de la place du Danube, et celles qui sont situées sous l'asile Saint-Anne. Elles étaient encore, il n'y a que quelques lustres, des refuges de contrebandiers et de criminels. On y trouva, il n'y a pas très longtemps, des « clochards » morts de froid. Toutes ces carrières communiquaient avec des cabarets, où ceux qui y étaient réfugiés bien à l'abri de la police, se procuraient des vivres et de l'eau-de-vie. C'est là qu'en 1848 et en 1871, les fédérés vaincus se réfugièrent et furent tués sur place. Certains chemins de communication existent encore, plus ou moins obstrués par des éboulements successifs. Je demandai à Limousin s'il n'avait pas entendu dire que des mal-faiteurs, voire des criminels, les eussent jamais découverts. Il resta un moment sans répondre, puis, hochant la tête, il dit :

Je n'en sais rien. Mais je sais aussi qu'un jour, en consolidant les carrières de la ligne de Sceaux, on découvrit dans un ancien puits,

sous le boulevard du Montparnasse, un crâne humain qui portait la trace d'une décapitation. Qui l'avait apporté là ? On n'en finirait plus s'il fallait faire une enquête sur tous les ossements que l'on trouve dans le labyrinthe !...

La ville aux trésors.

Continuant ma route dans les souterrains de Paris, j'ai fait un tour en passant dans les souterrains de la République et de la Bastille, où, comme un ténia géant, le métro déroule sans cesse de nouveaux anneaux... Là aussi, on descend par une échelle droite, où l'on s'accroche difficilement, car les barreaux sont humides de glaise. Au-dessus de l'ouverture de ce sépulcre, les machines à épuiser les eaux souterraines font un bruit d'enfer.

On est tout étonné, après avoir parcouru quelques mètres sous la terre, d'y rencontrer des hommes et de les entendre rire et chanter. Les premiers que je vis travaillaient dans une grotte obscure, dans un enchevêtrement de charpentes qui me parut inextricable. Un ruisseau coulait sous leurs pieds. Aussi étaient-ils bottés comme des égoûtiers... Une chaleur suffocante régnait dans ce trou sans air, ce qui expliquait qu'ils fussent presque nus...

Ils me dirent leurs sobriquets de compagnons : Angevin, Périgord, Cuivré, Lyonnais, Docteur. Ils m'expliquèrent leur tâche. Ils travaillaient à la construction de la voûte sous laquelle nous passerons un jour, sans jamais penser à eux.

On est là comme des baignards ! maugréait Périgord. On est mouillé comme des poissons, blancs comme des boulangers ! On s'y crève et on y revient quand même !...

Je ne faisais que passer. J'allais voir, sous la République, l'emplacement d'un ancien cimetière (un cimetière de chiens, m'affirma-t-on) que l'on venait de mettre à jour. Des gaz délétères, sous la poussée des revolvers, se dégageaient de ce marais. Ils étaient si violents que, m'affirmèrent les mineurs, ils faisaient noircir les sous dans les poches. On donnait aux hommes, pour les désintoxiquer du lait, qu'ils ne voulaient pas toujours absorber. Et c'est ainsi qu'on en emporta l'autre jour à l'hôpital une douzaine asphyxiés.

Ils vont guérir, dit un mineur. Mais dans dix ans, ils s'en ressentiront !...

Et de là, je suis parti pour les égouts. Nous étions six pour ce voyage. Tous cuirassés contre le froid et la pluie, ayant même apparence. Il faut un peu d'habitude, je l'avoue, pour conserver la liberté de ses mouvements dans des vêtements qui vous compriment et pour se déplacer dans des bottes de sept lieues. Je fis de mon mieux...

Bien que nous fussions sous le sol de Paris, nous nous rapprochions de la terre. En dessous était la ville des morts...

Je découvrais une nouvelle ville silencieuse, où toutes les rues portent un nom, mais où l'on n'aperçoit ni une maison, ni un être vivant. Une eau noirâtre courait dans les ruelles. Parfois c'était un ruisseau et parfois un torrent dont les grondements se répercutaient sous les voûtes humides.

Certaines ruelles étaient étroites comme des boyaux. Il fallait se baisser pour ne pas donner de la tête contre les conduites d'eau de source, les conduites d'eau de Seine, les câbles et tubes pneumatiques qui en amincissent l'ouverture.

Enfin, nous pénétrâmes dans l'eau. L'humidité perlait sur les murs cimentés. Au-dessus de nos têtes, à peine éclairées par nos falots, d'énormes conduites déroulaient leurs arabesques fantastiques. Nous avançâmes sans dire un mot. Nos bottes faisaient « clic, clac ». Parfois, un ordre nous faisait courber le dos.

Attention aux têtes. Gare à la conduite !... Nous eussions pu, ainsi, parcourir les entrailles de Paris sur 1.800 kilomètres. Nous rencontrâmes, au hasard des marécages, des hommes accroupis. Ils travaillaient à la réparation des conduites et des câbles, couverts de boue,

éprouvant mille difficultés à se mouvoir. Lorsque nous passâmes auprès d'eux, ils nous regardèrent étonnés, comme s'ils eussent été surpris de voir d'autres êtres humains dans ce purgatoire...

Un groupe d'hommes apparut enfin dans la demi-obscurité, émergeant d'un torrent tumultueux. Quelques-uns étaient dans l'eau jusqu'aux cuisses. Etranges bateliers d'un Styx bourbeux, ils s'apprêtaient à monter à bord d'un bateau de curage.

Derrière eux, les eaux, apportées de tous les égouts secondaires dans le grand collecteur de Clichy, faisaient un bruit infernal.

Contre la vanne du bateau, des sables s'accumulaient, laissant surnager tout ce dont la ville se débarrasse : des ferrailles, de vieux bois, de vieux objets, des armes...

Je vis quelques-unes des armes, toutes rouillées. Contre quelles vies les avaient-elles essayées ?... Je frissonnai...

Mais déjà les bateliers me faisaient leurs confidences :

— Y en a des choses ! De l'or perdu !... Tout cela s'en va !...

Il lança un ordre.

— Soulevez la vanne. Oh ! hisse...

L'eau, un instant comprimée, reprit sa liberté, menaçant d'emporter le bateau noir et les bateliers avec...

Et c'est là que j'ai appris que le bateau de curage, d'où je regardais le bouillonnement noirâtre, se transforme parfois en machine à extraire l'or de la boue...

Il arrive qu'on trouve des titres, disait l'un des bateliers. Des titres volés ou égarés. Ceux qui les ont n'osent plus s'en débarrasser, ni les rendre... Ils les jettent. A l'égout...

Il reprit sa respiration, régla sa lampe et continua :

On trouve aussi des bijoux : des broches, des bagues... Demandez aux Objets Trouvés ce qu'on a rendu l'autre jour, à un égoûtier de la ville. Une bague enrichie de brillants, une vraie merveille, qu'il avait ramassée dans les ordures, l'an passé, et remise à son chef. Ça valait trois cent mille francs ! Il y avait peut-être dix ans que la bague dormait là, dans le sable.

Le cœur me manqua lorsque le même batelier, énumérant ses trouvailles, en arriva à parler de « ses » morts...

Et puis il y a les cadavres qu'on voit passer... Un cadavre d'enfant, ça ne tient pas beaucoup de place... Ils sont tout petits. Ils le sont assez pour franchir les vannes et rejoindre le grand collecteur...

Je pensai à l'histoire que Marius Larique racontait l'autre jour aux lecteurs de *Détective*, au petit Joseph Richardi, que sa mère avait jeté d'une bouche d'égout de la place d'Anvers et qui, comme une bête crevée, s'en alla au fil de l'eau bourbeuse, jusqu'à Clichy...

On en voit une vingtaine par an, reprit l'homme.

Je pensai aussi qu'il suffirait que l'un des guetteurs placés aux puits de protection, ne prévint pas les bateliers de la menace d'un orage, pour qu'ils fussent emportés, comme des fûts de paille, par le flot montant, grossi en torrent si impétueux que nulle force humaine ne lui peut résister...

Ils les emporteraient où vont les cadavres d'enfants, au bassin de décantation, à l'une des extrémités de la ville des trésors. On a pris soin d'y prévoir un cercueil !...

Henri DANJOU.

NOS MAÎTRES EN PANTOUFLES

v. - M^e Henry Torrès

EST l'homme ouragan. Il mène à la fois je ne sais combien d'existences. Et lui-même passe si vite et si souvent de l'une à l'autre, qu'il n'a jamais eu le temps de les compter.

Il est avocat.
Il est dramaturge.
Il est homme politique.
Il fréquente les bars, les comités de parti, le turf, les salles de spectacle, les meetings, et même les salons.

Il fréquente aussi les salles d'audience. Comment fait-il pour bâtir à la fois une pièce en trois actes, combiner les chances d'une candidature, prononcer une plaidoirie, suivre l'instruction de plusieurs graves affaires, apparaître le soir chez Nine à Montmartre ou au bar de la Coupole à Montparnasse, sans toutefois avoir négligé pour cela d'encourager de façon tout à fait désintéressée la race chevaline ?

C'est un homme qui ne dort pas. Torrès, c'est la vie. Chaque fois qu'il se couche, il lui semble mourir un peu. Il fuit le sommeil et le sommeil le fuit. Ce sont deux ennemis irréconciliables.

Lorsque autour de lui, tout le monde éreinté demande grâce et n'a qu'une hâte : gagner le lit, Torrès écrit un acte d'une pièce ou bâtit une de ses plaidoiries qui, le lendemain, arrachera à un jury subjugué, un de ces verdicts inattendus qui ont fait son triomphe : l'acquiescement de Germaine Berton, ou celui de Bernardin.

C'est un homme qui est perpétuellement sous pression. Quelquefois même, la pression est trop forte. Je l'ai vu certain matin aller faire au Bois une marche forcée, afin de lâcher un peu de vapeur et de retarder l'explosion redoutée.

Car il y a dans cet homme, une force de projectile. Il y a dans son art à la fois du tribun et du boxeur.

Il est bâti en force. Il a des épaules de costaud, un visage frémissant, tout à tour railleur et tragique, et sur lequel deux fois par jour le rasoir doit lutter contre la barbe qui pousse drue comme sur un terrain trop fertile.

Torrès réalise ce paradoxe d'être gros sans paraître avoir de ventre.

Il est fait pour le mouvement, mieux, pour la vitesse. Il a un chauffeur qui se croirait déshonoré si, sur les routes, il réalisait moins de 80 de moyenne.

Ce chauffeur était fait pour Torrès. On n'imagine pas celui-ci au temps des calèches et des diligences. Il aurait boxé le cocher et se serait mis lui-même dans les brancards.

La première fois que je l'ai approché, je m'étais assis sans défiance dans le fauteuil qui fait face à son bureau.

La conversation commença. Dès les premiers mots, Torrès se leva. Il fit d'abord le tour de la table. Puis, il tourna autour du fauteuil comme on voit, dans les films du Far West, les Indiens tourner autour du convoi attaqué.

Au bout d'une minute, je ne savais plus littéralement où donner de la tête. Quand je regardais à droite, il était déjà à gauche, et je commençais à envier le sort heureux du héros, qui, sans gêne apparente, peut regarder exactement derrière lui, quand Torrès, sans doute las de l'espace restreint offert à ses enjambées, quitta son cabinet. Je le suivis en hâte. Il traversa successivement toutes les pièces de son appartement sans lâcher le sujet de notre conversation.

C'était une petite conversation, toute simple, une conversation de rien du tout. Pourtant, quand je quittai Torrès, j'étais essoufflé et j'avais un peu le torticolis.

Histoire de jeunesse

Comment le suivre dans sa vie trépidante ? Comment suivre les manifestations étonnantes de ce tempérament grand sport, quand on n'a soi-même qu'un petit tempérament de série.

Une anecdote de jeunesse le peint tout entier.

C'était aux environs de 1909, au lycée Louis-le-Grand, en classe de première supérieure. Il y avait un professeur aux idées assez conservatrices. Il y avait un élève tumultueux.

Un jour, le professeur s'exprima en termes sévères sur Jaurès. L'élève bondit.

Bien des professeurs ont été chahutés. Mais jamais maître n'essuya le feu roulant d'une aussi juvénile indignation.

Cela dura trois mois. Le professeur allait demander grâce. L'élève s'en alla, ayant dit tout ce qu'il avait sur le cœur.



Le professeur est toujours M. André Bellessort. L'élève est devenu Henry Torrès.

Bon sang ne saurait mentir

Ce qu'il était, il y a à peine vingt ans, il l'est encore aujourd'hui.

Certains, en prenant du poids et de l'âge, perdent leur jeune enthousiasme. Ils ont une situation. Ils se laissent couper les ailes pour rester dans la cage dorée.

Torrès n'a pas changé. Dans l'arène de la Cour d'assises, il est prêt à foncer. Le rouge des magistrats l'excite-t-il ? On connaît ses algarades célèbres. Dans la bataille, il se donne entièrement, loyalement, franchement. Il ne ruse pas. Il ne dissimule pas sa fiente sous les fleurs de la rhétorique.

A M. Reibel, avocat et député de Seine-et-Oise, qui, dans un procès politique, quelques semaines après les élections de 1921, se plaignait que ses adversaires étaient venus troubler ses réunions le couteau à la main, il lança en pleine figure :

« Il n'y a eu qu'une victime dans cette campagne électorale, M. Reibel, c'est votre colistier, M. André Tardieu, que vous avez poignardé dans le dos. M. Reibel, sous le coup, resta blême et mou comme un morceau de veau piqué. Il y a quelques jours, il assistait à



M^e Henry Torrès et le colonel Macia, à l'époque du complot catalan.

une représentation du *Grand Voyage*, au théâtre Edouard-VII.

A côté de lui, un de ces bonhommes qui n'ont vu la guerre que dans les images d'Epinal, s'indignait que sur une scène, des soldats puissent dire qu'avant l'assaut, ils avaient peur.

— C'est idiot, répétait-il. — Je vais vous tirer les oreilles, lui dit aimablement Torrès.

L'homme le regarda, puis comprenant tout à coup ce qu'était la peur, il se mit à applaudir.

Henry Torrès est bien de notre époque, puisqu'il a le culte de la vitesse.

Mais il aurait pu aussi faire un très honorable compagnon des Trois Mousquetaires.

La Tour de Babel

Il accueille toutes les causes malheureuses. Il est l'avocat de tous les proscrits. Dans son cabinet de la rue Cernuschi, tout tendu de gris, c'est la Tour de Babel.

Dans son cabinet, un Catalan maigre et racé s'explique.

Chez un de ses secrétaires, Gérard Rosenthal, poète et juriste, qui a le visage d'un Pierrot affranchi et le pantalon large d'Al. Shermann, un antifasciste expose ses souffrances.

Dans une pièce voisine, un Tcheco-Slovaque décrit son cas à Gustave Joly, un autre secrétaire, qui l'écoute en rêvant de pays lointains.

Il y a des Polonais dans la salle d'attente, des Slovács dans le bureau de la dactylographe et des Lithuaniens dans le cabinet de toilette.

Cependant, dans l'escalier, Boris Souvarine, lèvres minces et lourdes lunettes, règle le chœur lamentable d'une demi-douzaine de Russes assis sur les marches.

Torrès accueille tout le monde. Il les comprend tous.

C'est la réconciliation de la Tour de Babel.

Politique

Il est candidat dans le Gard, à la Grand-Combe. C'est un pays rude et austère qui a gardé l'empreinte des anciennes guerres de religion. A quelques dizaines de kilomètres, Nîmes est souriante, malgré ses vieilles pierres. Ici, ce sont les derniers contreforts des Cévennes.

La place de la Grand-Combe, avec son dérisoire kiosque à musique, devant les

murs gris de la Compagnie des Mines, est d'une nudité qui vous donne froid.

Torrès aurait pu choisir une circonscription plus facile. Mais il aime la lutte. Et puis, ça plaisait à son imagination de représenter au Palais-Bourbon ces mineurs farouches.

Il a un adversaire modéré qu'on ne voit jamais. Il a un adversaire communiste qui envoie ses amis à toutes les réunions.

Tous les jours sont des jours de batailles. Toutes les réunions sont des bagarres. Toute la journée et tard dans la nuit, on peut voir la voiture de Torrès courir par des chemins vertigineux de villages en villages.

Il n'a qu'une demi-heure de repos, celle qu'il passe chez le coiffeur de la Grand-Combe où on lui raconte les histoires du pays, tandis qu'on lui gratte la barbe.

Cette halte terminée, il reprend la bataille. Il galvanise ses amis prêts à flancher. Dans chaque réunion, il tombe trois fois la veste.

Dans un pays où, depuis huit ans, on ne pouvait plus parler devant l'obstructionnisme, il se fait entendre.

Dans une réunion, le contradictoire communiste, juché sur une table, manque dans sa fougue de renverser le litre de vin destiné à rafraîchir les orateurs.

Torrès l'arrête :

— Camarade, dit-il, ne renversez pas le vin. Nous en aurons besoin quand nous aurons fini de nous expliquer.

Il défend ses idées à coups de poing, à coups de gueule et avec un inaltérable entrain.

Il est battu de quelques voix. Certains lui ont reproché des relations qu'ils disaient incompatibles avec les opinions qu'il professait.

Mais combien, parmi les plus impitoyables censeurs, sont venus lui demander, en secret, de faire des démarches profitables auprès de ces personnes dont, en public, on l'accusait d'être l'ami.

D'autres se sont étonnés qu'un jour, candidat avancé à Marseille, Torrès était descendu à l'hôtel Noailles.

Ils n'avaient pas voulu s'apercevoir que cet homme ignore l'hypocrisie.

Distractions

C'est un orateur fougueux. Mais c'est un compagnon plein de belle humeur. Il traîne avec lui une gouaille toujours en éveil.

Il a des mots terribles. Parlant d'un général qui, témoin dans un procès, se faisait attendre, il lança :

— Ça ne m'étonne pas. Il était déjà en retard au Chemin des Dames.

Il a des plaisanteries d'enfant. Dans une petite ville de province, où il avait tour à tour été chassé par la fermeture d'une série de bistros somnolents, il avisa le tableau des réveils.

D'un geste vif, il effaça ce qui était écrit. Puis, rapidement, la craie courut sur l'ardoise.

Le lendemain, le garçon, suffoqué, pouvait lire, sous la rubrique « heure de réveil, petit déjeuner » :

N° 8. 6 heures, choucroute Francfort. N° 23. 6 heures 1/2, soupe aux choux. N° 41. 7 heures, Navarin aux pommes.

On ignore ce que ce jour-là ont mangé les voyageurs malins de l'hôtel.

Un jour, je lui demandai quelles étaient ses distractions, son sport favori.

Il me répondit qu'il ne se rappelait plus.

Au reste, la véritable distraction de cet homme, c'est l'existence qu'il mène.

Cet être, qui est tout mouvement, n'est fervent d'aucun sport. C'est dans sa vie quotidienne qu'il bat des records.

Il pratique cependant un jeu, un bridge à deux, dont il est l'inventeur et qu'il joue avec son collaborateur et son ami de toujours, Tony Truc.

Tony Truc est un long garçon tranquille et souriant, qu'une chevelure ardente couronne comme un bouquet de feu d'artifices.

La partie commence silencieusement. Puis, peu à peu, on oublie le jeu pour évoquer des souvenirs d'étudiants. On se reproche des vieilles histoires. On s'échauffe. La partie se termine généralement lorsqu'un des deux joueurs a lancé ses cartes à la figure de l'autre.

On ne saurait jouer tranquillement avec Henry Torrès.

C'est l'homme le plus affranchi des conventions qui soit. Sa vie est libre, franche et droite.

Il ne saurait dissimuler d'ailleurs à quelqu'un rien de ses sentiments, ni de ses paroles.

Il a, en effet, une voix si naturellement puissante, que lorsqu'il fait confidence, toute la ville l'entend.

Pierre BÉNARD.



Philippe Halsmann a-t-il tué son père ?

Vienne (de notre correspondant particulier)

Le dentiste de Riga, M. Max Halsmann, avait entrepris, en septembre 1928, une excursion dans les Alpes de Zillertal, en Tyrol. Il était accompagné de son fils Philippe, étudiant à Dresde.

Lors d'un séjour de la famille Halsmann à Lungau, un touriste autrichien leur avait parlé avec enthousiasme des Dolomites et de Zillertal et, malgré les protestations de sa femme, déjà fatiguée par les nombreuses excursions qu'ils avaient faites en Suisse, M. Halsmann, alpiniste enragé, décida d'aller visiter ces montagnes avant de rentrer à Riga.

Toute la famille partit en Tyrol. Mme Halsmann resta avec sa fille à Leibach, tandis que son mari et son fils rejoignaient à pied Mayrhofen, d'où ils commencèrent l'ascension qui devait leur être fatale.

Quelques jours après, en effet, deux touristes, Nettermann et Scheider, rencontrèrent près de la hutte de Dominikus, à peu près à 1.900 mètres de hauteur, un jeune homme bouleversé. C'était le jeune Halsmann :

— Mon père vient de faire une chute, déclara-t-il.

Les trois hommes grimperont jusqu'à l'endroit de l'accident, descendirent ensuite au fond du ravin où avait roulé le malheureux dentiste et trouvèrent son cadavre, le visage baignant dans le ruisseau. Il avait trois horribles blessures à la tête, dont une de sept centimètres de largeur et d'un centimètre et demi de profondeur.

Le patron du refuge Dominikus, Joseph Eder, accouru sur les lieux au quart d'heure plus tard, déclara tout de suite qu'il ne pouvait être question d'une chute à cet endroit, qui, en effet, ne présentait aucun danger. Selon lui, le dentiste devait avoir été victime d'un crime... Hypothèse bientôt confirmée.

Un chien policier, qu'il avait amené avec lui, trouva, à quelques mètres de distance du lieu de l'accident, une pierre tranchante, pesant près d'un kilogramme et portant des traces de sang et de cheveux collés.

Plus de doute, il y avait eu crime et aussitôt les soupçons se portèrent sur le fils. Sans plus tarder, la police l'arrêta.

Et le drame fut ainsi reconstitué : Dans l'hôtel Alpenrose, où le père et le fils Halsmann avaient passé la nuit, deux jours avant l'ascension fatale, on s'était aperçu que les relations entre les deux hommes n'étaient pas très cordiales et que le père, notamment, avait expressément demandé d'avoir deux chambres séparées, bien que toutes les chambres de l'hôtel aient eu deux lits.

Le lendemain matin, une violente dispute éclata : le fils voulait entreprendre l'ascension de la Pierre Noire sans guide, tandis que le père insistait pour qu'on en prit un.

Le guide Stinde qui, finalement, les accompagna, constata que le père était un bon alpiniste. Au sommet de la Pierre Noire, ils rencontrèrent quatre touristes qui furent enchantés par la bonne humeur du dentiste, mais qui remarquèrent l'air sombre et désagréable du fils.

Un de ces touristes fit observer à M. Halsmann que son équipement n'était pas suffisant pour la haute montagne et qu'il devrait le compléter pour se préserver des accidents. Le dentiste répondit : « Je ne ferai pas à mon fils le plaisir de faire une chute. Je sais qu'il attend ma mort avec impatience pour hériter. »

Le 10 septembre, le père et le fils se séparèrent de leurs compagnons et partirent

dans la direction de la hutte de Dominikus.

Le père paraissait très pressé. D'autres touristes qui les croisèrent s'étonnèrent de voir le père porter un lourd sac de montagne sur le dos, tandis que le fils marchait le torse nu. Un petit berger âgé de 12 ans, qui, proposait aux Halsmann des pierres de grenat, les entendit se disputer violemment.

A 3 heures de l'après-midi, les deux hommes arrivèrent au refuge de Dominikus : ils y restèrent vingt minutes et partirent un quart d'heure avant les deux touristes qui devaient, les premiers, constater l'accident.

Le crime aurait été commis, par conséquent, une demi-heure après leur départ du refuge Dominikus. L'autopsie démontra que les blessures profondes que M. Halsmann portait sur son crâne, ne pouvaient pas avoir été occasionnées par la chute.

D'autre part, le fils Halsmann ne put pas expliquer pourquoi il n'avait pas retiré du ruisseau la tête de son père tout de suite après l'accident, avant de partir à la recherche de secours.

Il ne put même donner aucun détail sur l'accident. Il disait seulement que marchant à huit ou dix pas devant son père, il entendit soudain un cri et, s'étant retourné, vit son père disparaître subitement. Il prétendit ensuite qu'il y avait une lacune dans sa mémoire et qu'il ne se souvenait plus de rien.

Les jurés d'Innsbruck acceptèrent la thèse de l'accusation, selon laquelle Philippe Halsmann aurait tué son père pour des raisons d'intérêt et notamment pour toucher l'assurance.

Mais, à dire vrai, les raisons du crime n'étaient pas très claires pour l'accusation elle-même. D'une part, une série de témoignages ont démontré au cours de la première audience que la famille Halsmann était très unie et qu'en particulier les rapports entre le père et le fils étaient en général très cordiaux.

Les lettres produites montrèrent, d'autre part, que le père suivait avec beaucoup d'intérêt la vie et les études de son fils qui était étudiant à l'école polytechnique de Dresde, et que le fils, de son côté, manifestait vis-à-vis de son père une confiance affective, lui faisant part de tous les détails de sa vie.

Ce qui rendait tragique le procès, c'était que, d'un côté, toute une série de présomptions accablaient le fils qui ne faisait absolument rien pour se défendre, tandis que, de l'autre, le crime était psychologiquement inexplicable.

On était en présence d'une double énigme : Si le jeune Halsmann était innocent, pourquoi cette lacune de mémoire ? S'il était coupable, comment expliquer ce dédoublement de personnalité, cette duplicité de sentiment, cette haine dissimulée, dont personne, dans sa famille, ne se douta jamais et qui le poussa au plus horrible des crimes : le parricide ?



Philippe Halsmann sur les lieux du drame.

Le défenseur de Halsmann, M^e Presburger, de Vienne, était persuadé de l'innocence de son client. Mais, ayant accepté la thèse de l'accident, il ne pouvait combattre l'accusation que par des arguments d'ordre psychologique peu accessibles aux jurés, composés presque entièrement de montagnards tyroliens.

Philippe Halsmann, de son côté, par son attitude orgueilleuse et un peu ironique, ne réussit pas à s'attirer la sympathie des jurés.

Reconnu coupable, Philippe Halsmann fut, le 17 décembre 1927, condamné à 10 ans de réclusion.

Ce verdict provoqua dans la salle d'audience une manifestation tumultueuse contre le tribunal. L'accusé cria, en se tournant vers le jury :

« Vous êtes des criminels ! C'est un crime judiciaire que vous venez de commettre ! » Le public reprit parti en criant aussi : « C'est un crime judiciaire ! » Les parents de l'accusé se précipitèrent vers lui en protestant de son innocence. Le président fit évacuer la salle par les gardes.

Conduit à la prison, Philippe Halsmann essaya de se suicider en se tranchant les veines avec la lame d'un taille-crayon.

Bientôt une campagne de presse commença en Autriche et en Allemagne pour la révision du verdict de la Cour d'assises d'Innsbruck. On disait entre autres choses que les jurés avaient été guidés par des préjugés antisémites (la famille Halsmann étant composée d'israélites russes qui avaient opté pour la nationalité autrichienne).

Particulièrement poignante a été la déposition de Mme Halsmann mère :

« Mon mari a tout fait pour que ses enfants puissent recevoir une parfaite éducation, a-t-elle dit. Mon fils Philippe a toujours été un élève modèle : il avait les meilleures notes ; il était aimé de tous ses camarades. Notre joie et notre orgueil, nous nous étions complètement consacrés à lui. Je connais l'âme de mon fils. Il n'a jamais pu faire souffrir quelqu'un, pas même un animal. Il ne pouvait pas voir le sang. Jamais il n'a élevé la voix pour parler à son père. »

Les débats ont été à nouveau interrompus au milieu d'une grande agitation. L'accusé a protesté avec violence, en criant : « C'est inadmissible ! Je n'en puis plus. »

Le président a fait évacuer la salle. Le lendemain, d'autres nouvelles sensationnelles ont provoqué une vive émotion. On a appris qu'une délégation de la Cour s'est de nouveau rendue dans la montagne et que, d'autre part, le procureur a eu une conférence confidentielle avec les avocats aux-quel il a fait des déclarations extrêmement importantes.

Les choses en sont là.

Frederic VAN DERER.



VIII. — LES CONDAMNÉS A MORT (suite)

Les chuchotements continuaient, oppressés, haletants... On ne pouvait plus parler d'autre chose, on ne pouvait plus penser à autre chose...

Nous interrogeons les gardiens et ils nous donnaient des nouvelles des deux condamnés... Le « capitaine » riait, mangeait comme quatre, car les condamnés à mort ont un régime tout spécial. Le « lieutenant », lui, moins crâne, « chialait », et manquait d'appétit.

Le comptable de la division nous dit : — J'en suis encore tout tremblant... Il a fallu que j'aie pris la commande pour la cantine des deux condamnés à mort ! Et le comptable, en disant ces mots, était en vérité tout pâle !

Ah ! l'on peut dire que la pensée de la mort bouleverse rudement les hommes, dans quelque situation qu'ils se trouvent !

Puis les jours passèrent et l'on s'habitua... Un gardien était toujours de planton devant les deux cellules tragiques... Il y avait près de trois mois que les deux condamnés attendaient leur exécution, ou bien la grâce présidentielle, un miracle ! Zinc mangeait toujours aussi copieusement, fumait cigarette sur cigarette, et passait constamment la tête à son guichet pour causer avec le gardien. Le lieutenant était une véritable loque qui ne mangeait pas, ne fumait pas, ne parlait pas, ne raisonnait plus... Il avait de la peine à se lever de son lit... ses jambes refusaient de le porter... il était comme une bête traquée, fichue, résignée à mourir...

« Le capitaine », lui, en acceptant son rôle de chef de bande, avait accepté en même temps tout le risque de son métier... Il avait été pris, il paierait... Voilà tout... Il attendait, philosophiquement...

Un soir, en revenant de « l'avocat », je passai près de la cellule de Zinc. Le gardien de service était un homme indulgent

avec qui je causais très souvent. Je m'arrêtai et lui parlai de mon affaire que la partie civile faisait indéfiniment traîner.

— Dans dix ans, lui dis-je, je crois que je serai encore là !

— Il y a plus d'un an que vous êtes ici, me dit-il ; pour une affaire passionnelle, c'est fantastique !

— Et comme je lui répondais que je n'avais tué qu'une fois, il me dit, toujours en riant et dans son français « petit nègre » :

— Moi, tué beaucoup... mais plus combien... beaucoup... lui demandai-je, il a tué beaucoup, lui aussi ?

— Lieutenant dégoûté, lieutenant, enfant, me dit Zinc, d'un air de mépris.

Le temps passait toujours et les deux Polonais étaient toujours là. Les bruits les plus contradictoires couraient à leur sujet. Les uns disaient qu'ils seraient exécutés, les autres qu'ils seraient graciés... Ceux-ci affirmaient que Zinc était le fils d'un commissaire de police appartenant à la noblesse de son pays et ils prétendaient que des pourparlers diplomatiques étaient en cours...

En tout cas, la surveillance ne s'était pas ralentie et chaque geste des condamnés était épilé par un gardien qui ne les quittait pas des yeux. Cela ne m'empêchait pas de causer souvent avec Zinc et avec le géolier

— Oh ! alors, toi bien fait ! moi aurais fait aussi !

Dans son même langage, le gardien lui dit :

— Toi, tué pour argent, toi bandit, brigand ! Lui, bandit seulement !

Riant toujours et toujours fumant, Zinc nous fit remarquer que :

— Moi honnête autrefois... Après, bandit, mais longtemps honnête aussi !

Je lui demandai pourquoi il était devenu un bandit ; il m'expliqua :

— Moi, travailler longtemps... Un jour femme... Femme m'a perdu !

— Toi vivre avec argent de la femme ?

Zinc se rebiffa ; cela n'était pas de son goût.

— Jamais ! Moi pas (il chercha son mot) moi pas maquereau ! Jamais ! Moi tué, volé, mais jamais maquereau ! Moi donner beaucoup d'argent aux femmes !

— On a dit aux Assises que tu avais fait le maquereau aussi, lui fit observer le gardien.

Zinc était furieux ; il reprit avec colère :

— Mensonges ! Mensonges ! Moi couper têtes, mais jamais maquereau !

Ce bandit mettait son point d'honneur à n'avoir jamais reçu de l'argent d'une femme ! Et je pensai que vraiment la mentalité des hommes était une chose curieuse et bien relative !

Il m'arriva plus d'une fois encore de causer avec Zinc dont je voyais toujours la grosse figure s'encadrant dans le guichet et qui me faisait signe chaque fois que je passais. Il affirmait qu'il ne tenait même pas à être gracié, qu'il aimait mieux en finir ; mais une chose lui faisait peur et il m'en parla avec épouvante, c'était de ne pas mourir tout de suite sous la guillotine. Il avait lu dans la *Revue des Deux Mondes* un article qui lui avait inspiré cette terreur et il disait :

— Gracié ou pas gracié, moi, m'en fous ! Mais moi n'aime pas une chose : vu dans la *Revue des Deux Mondes* que, après coup, on faisait expériences sur tête, sur jambes, sur mains, sur corps... Moi m'en fous coupé mort ! Mais veux être tranquille quand sera mort ! Moi dire à Delbier : veux être mort quand cou coupé !

Ce fut là l'une des dernières conversations que j'eus avec le « capitaine ».

L'un des matins suivants, je m'étais levé tard ; contrairement à mon habitude, j'avais attendu la cloche du réveil. Quand je sortis de ma cellule, mon voisin me dit :

— Tu n'as rien entendu, cette nuit ? Je suis sûr qu'ils ont passé sur le boulevard... Avant 5 heures, j'ai entendu des pas, des bruits...

Devant les cellules des Polonais, il n'y avait plus, en effet, de gardiens... J'eus un saisissement en voyant que les guichets des deux cellules étaient fermés... Les deux bandits avaient été guillotines, le matin

qui était de garde devant sa cellule. Un jour, le « capitaine » me demanda :

— Tu as volé ?

Et comme je lui disais que non, mais que j'avais tué mon beau-frère, il me répondit :

— Cochon ! Moi, pas tué ma famille !

Je tentai de lui expliquer ce qui avait provoqué mon geste ; il sembla comprendre et dit :

— Quand passes-tu ? Tu as tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

Je m'étais approché du guichet de la cellule de Zinc qui nous regardait et je dis au condamné :

— On a toujours le temps, hein, Zinc ?

Zinc, qui fumait, comme toujours, me dit :

— Quand passes-tu ? Tu as tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Je m'étais approché du guichet de la cellule de Zinc qui nous regardait et je dis au condamné :

— On a toujours le temps, hein, Zinc ?

Zinc, qui fumait, comme toujours, me dit :

— Quand passes-tu ? Tu as tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Je m'étais approché du guichet de la cellule de Zinc qui nous regardait et je dis au condamné :

— On a toujours le temps, hein, Zinc ?

Zinc, qui fumait, comme toujours, me dit :

— Quand passes-tu ? Tu as tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Je m'étais approché du guichet de la cellule de Zinc qui nous regardait et je dis au condamné :

— On a toujours le temps, hein, Zinc ?

Zinc, qui fumait, comme toujours, me dit :

— Quand passes-tu ? Tu as tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Je m'étais approché du guichet de la cellule de Zinc qui nous regardait et je dis au condamné :

— On a toujours le temps, hein, Zinc ?

Zinc, qui fumait, comme toujours, me dit :

— Quand passes-tu ? Tu as tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Je m'étais approché du guichet de la cellule de Zinc qui nous regardait et je dis au condamné :

— On a toujours le temps, hein, Zinc ?

Zinc, qui fumait, comme toujours, me dit :

— Quand passes-tu ? Tu as tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Je m'étais approché du guichet de la cellule de Zinc qui nous regardait et je dis au condamné :

— On a toujours le temps, hein, Zinc ?

Zinc, qui fumait, comme toujours, me dit :

— Quand passes-tu ? Tu as tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

Moi aussi, dit-il en riant. Combien as-tu tué ?

— Oui.

PHILIPS

RADIO

PRÉSENTE



SA SÉRIE MERVEILLEUSE

A 442
A 415
B 443